

« taient guère en position de rien juger, pour
« le quart d'heure, et nonobstant toutes ces
« menaces, le libraire, homme courageux et
« déterminé résolut de tenir tête à ces fana-
« tiques, et même il fit afficher mes avis sur
« le portail de la cathédrale.—Cet avis non
« attira quatre acheteurs : deux moines défro-
« qués et deux prêtres ; bref, à mon départ de
« Léon, une quinzaine d'exemplaires avaient
« été vendus dans la ville. C'est peu, je l'a-
« voue ; mais la Parole de vie était semée dé-
« sormais dans ce champ de ténèbres ; il ne
« fallait plus qu'attendre le jour où viendra la
« récolte du bon grain. »

« C'était peu de chose, nous en conviendrons
avec M. George Borrow lui-même, mais en-
« core était-ce beaucoup, si l'on compare ce
succès de quinze exemplaires vendus, au ré-
« sultat d'une prédication de notre missionnaire,
faite aux habitans d'Astorga, les descendants
des Goths ; c'est la vraie scène de Don Qui-
« chotto prêchant la chevalerie errante aux filles
d'Auberges et aux muletiers :

« Plus d'une fois, j'ai voulu démontrer aux
« Maragitas les vérités éternelles des Saintes-
« Écritures, mais ils ont des oreilles pour ne
« point entendre, des yeux pour ne point
« voir. Un jour entre autres je tenais à
« la main un de mes évangiles et j'expliquais à
« un muletier l'excellence de ce livre divin.
« Mon homme m'écoutait d'un certain air at-
« tentif, tout en s'administrant de temps à autre,
« une bonne rasade de certain petit vin blanc
« que produit le pays. Quand j'eus bien ex-
« pliqué mon livre : — « Jo pars demain pour
« Lugo, me dit cet homme ; si vous désirez y
« faire porter votre bagage, je m'en chargerai
« volontiers pour un tel prix (c'était un prix
« exorbitant). Quant aux choses dont vous ve-
« nez de m'entretenir, je n'y comprends rien
« et je n'en crois pas un mot ; cependant je
« suis disposé à acheter trois ou quatre de vos
« livres ; non pas que j'en veuille faire un
« grand usage, mais je pense qu'il me sera fa-
« cile de les revendre et de gagner quelque
« chose. »

Ne riez pas ; d'abord parce que ces rumeurs
de religion, ces *semeurs* de paraboles et d'inju-
« res nous défendent même de sourire, et d'ail-
« leurs parce que ceci est une des meilleures con-
« versions dont puisse se vanter George Borrow.
Mais quoi ! il n'est pas homme à se rebuter
pour si peu ; il sait l'histoire de *Chrétien le Bon*
Pèlerin, qui refuse de tomber dans les embû-
« ches du *giant Désespoir*, et d'ailleurs, à l'ex-
« emple de l'apôtre, il croyait pouvoir ce qu'il
« sentait bien qu'il désirait, *quidlibet et posse quod*
se velle sentiebat.

Mais finissons-en, pour aujourd'hui, de tou-
tes ces histoires du biblique George Barrow.
Ce sera pour notre prochaine rencontre, amis
lecteurs.

JULÉS JANIN.

HISTOIRE

du Consulat et de l'Empire.

Je tiens à justifier ce que je viens de dire par
quelques citations, afin de bien mettre en relief
cette intention de l'ouvrage de M. Thiers. Au
commencement du Consulat, le général Bonaparte
avait offert la paix à l'Angleterre. Pitt la refusa
dédaigneusement ; Bonaparte ne s'irrita pas de
ces dédains et fit encore une tentative, sans s'a-
« baisser, mais pour montrer sa bonne volonté :
« Heureux, dit M. Thiers, si dans tous les temps
il avait joint à sa puissance cette modération de
conduite si habilement calculée. » Ailleurs, par-
« lant de l'Espagne et de l'ascendant que Bonaparte
exerçait sur la famille royale de ce pays, il loue
les bons et sages conseils qu'il leur donnait, et il
regrette qu'il ne se soit pas toujours borné à les
conseiller aussi sagement. Citant-je enfin cette
explication ingénieuse et morale que l'auteur donne

du bonheur constant qui semblait suivre partout
le premier consul ? « On dirait, à voir les choses
d'ici-bas, que la fortune aime la jeunesse, car elle
seconde merveilleusement les premières années
des grands hommes. N'allons pas toutefois, com-
me les poètes anciens, la faire aveugle et capri-
cieuse. Si elle favorise si souvent la jeunesse des
grands hommes, à la façon d'Annibal, de César et
de Napoléon, c'est qu'ils n'ont pas encore abusé
de ses faveurs. Le général Bonaparte était heu-
« reux alors, parce qu'il avait mérité de l'être, parce
qu'il avait raison contre tout le monde, au dedans
contre les partis, au dehors contre les puissances
de l'Europe ; au dedans, il ne voulait que l'ordre
et la justice ; au dehors que la paix, mais une
paix avantagée et glorieuse, comme a droit de
la vouloir celui qui n'a pas été l'agresseur et qui
a su être victorieux. Aussi le monde revenait-il
avec un empressement singulier à la France repré-
« sentée par un grand homme, si juste et si fort.
Et si ce grand homme avait rencontré des circon-
« stances heureuses, il n'y en avait pas une qu'il
n'eût fait naître ou dont il n'eût habilement
profité. Il y a quelques jours, un de ses lieutenans
(Desaix), prévenant ses ordres, accourait au bruit
du canon pour lui rendre la victoire à Marengo ;
mais que n'avait-il pas fait pour préparer cette
victoire ! Aujourd'hui un prince (Paul I^{er}), at-
« teint de folie sur l'un des premiers trônes de l'uni-
« vers, venait offrir une proie facile à son habileté
diplomatique ; mais avec quelle condescendance
adroite il avait su flatter cette folie ! L'Angle-
« terre, par sa conduite sur les mers, allait bientôt
ramener vers la France toutes les puissances ma-
« ritimes ; mais on va voir que d'abord il avait mis à
les ménager, et à laisser à l'Angleterre le rôle de la
violence. La fortune, cette maîtresse capricieuse
des grands hommes, n'est donc point aussi capri-
cieuse qu'on se plaît à la faire. Tout n'est point
caprice quand elle les favorise, au lieu que quand elle
les quitte, et dans ses prétendus infidélités, les
torts le plus souvent ne sont pas de son côté.
Mais parlons un langage plus vrai, plus digne de
ce grave sujet : la fortune, ce bon pain donné à
la puissance qui régît toutes choses ici-bas, c'est la
Providence favorisant le génie qui marche dans
les voies du bien, c'est-à-dire dans les voies tra-
« cées par la sagesse infinie. » (Page 98, 2^e vo-
lume.)

Ainsi le bonheur dépend de la sagesse ; ainsi
Dieu dirige et soutient les grands hommes en leur
inspirant de bonnes pensées et de nobles résolu-
« tions. Où sont donc ici ces doctrines de fatalisme
que quelques juges, fort impartiaux du reste,
avaient cru trouver dans le premier ouvrage de
M. Thiers ? Disons-le, on avait peut-être pris
dans *l'Histoire de la Révolution* ce qui était un
argument de polémique pour un système de phi-
« losophie ou de politique ; et comme en face de la
Restauration l'auteur ne voulait pas que la Révo-
« lution eût jamais tort, on avait cru que l'auteur
glorifiait ce qu'il ne blâmait pas, et qu'il donnait
trop aisément raison à la force contre la justice.
Ici du moins rien de pareil ; partout Napoléon
est jugé, partout sa sagesse et sa modération sont
hautement proclamées, sans que l'auteur se laisse
éblouir par la fortune et par le génie illuminés de
son héros.

Pendant trop longtemps la littérature a fait de
Napoléon je ne sais quel Titan dédaigneux qui
n'avait plus rien de l'homme. M. Thiers nous
rend le vrai Napoléon, simple quoique grand,
réussissant par les qualités qui font la gloire de
l'humanité, la pénétration du génie et la grandeur
de l'âme ; et, quand il vient à faillir, ses fautes sont
aussi des fautes humaines, c'est-à-dire l'orgueil et
l'emportement du souverain pouvoir. J'aime même
que parmi les qualités de son héros, l'auteur s'ar-
« rête avec une prédilection particulière sur les qua-
« lités les plus pratiques, son attention infinie, son
soin des moindres détails, la précision de ses or-
« dres, son activité infatigable, toutes choses qui font
réussir les affaires et qui en expliquent le succès
bien mieux encore que les mots vagues et pou-
« voux de fortune et de bonheur. Dans la conduite
des hommes, M. Thiers montre aussi comment ce
sont les bonnes qualités de Napoléon qui lui ont
réussi ; comment il était de ce parti modéré qui,
formé en quelque sorte du triage des partis révo-
« lutionnaires, a fini par s'emparer du pouvoir, et a
fondé la société nouvelle. Il y a sur l'habileté de
Bonaparte à prendre dans chaque parti la portion
modérée, en rejetant la portion violente et inad-
« pliquable, il y a des pages qui témoignent que M.

Thiers a compris et expliqué, avec une prédilec-
« tion toute particulière, cette tactique bienveillante
du gouvernement consulaire.

Nous venons de voir comment, dans son *His-
« toire du Consulat et de l'Empire*, M. Thiers n'ou-
« blic jamais de rappeler la loi morale, d'en inspirer
le goût, et cela sans prêcher à tout propos son lec-
« teur, mais par quelques réflexions courtes et signi-
« ficatives sur les causes des succès du premier
« consul, réflexions qui sont en même temps des
« pressentimens de la catastrophe de l'empereur. Il
« est une autre qualité de l'historien moraliste, qui
« ne manque pas non plus à M. Thiers, c'est l'ob-
« servation et la peinture des divers caractères : ses
« portraits sont d'une vérité frappante, non pas que
« l'auteur fasse des portraits à la manière des histo-
« riens ordinaires, c'est-à-dire à coups d'antithèses
« et d'épigrammes, et plus brillans que ressemblans.
« Il ne vise pas au contraste des couleurs ou à l'é-
« clat des nuances ; ses portraits, si je puis m'ex-
« primer ainsi, sont plutôt dans le genre des bas-
« reliefs que dans le genre des tableaux. Le
« trait y est pur, expressif, fidèle surtout. Il
« a un art admirable pour faire comprendre un
« caractère à l'aide d'un mot du personnage.
« Les anecdotes ne sont pas cherchées ; mais elles
« arrivent à point pour peindre l'homme. Voyez,
« par exemple, ce mot judicieux de Cambacérès,
« qui, dans *l'Histoire du Consulat*, a le rôle de
« l'homme sage par excellence. Lorsque les trois
« consuls quittèrent le Luxembourg pour aller loger
« aux Tuileries, Bonaparte s'établit sans façon au
« centre du palais. Le consul Lebrun logea dans
« le pavillon de Flori ; Cambacérès seul refusa de
« s'établir aux Tuileries, et comme son collègue
« Lebrun s'étonnait de ce refus : « C'est une faute,
« répondit Cambacérès, d'aller nous loger aux
« Tuileries ; cela ne nous convient point à nous, et
« pour moi, je n'en ai pas. Le général Bonaparte
« voudra bien sûr et loger seul, il faudra alors en sor-
« tir. Mieux vaut n'y pas entrer. » Ajoutons que
« quoique M. Thiers soit favorable à l'égard de
« Cambacérès, cependant, dans le portrait qu'il en
« fait il ne dissimule pas les ridicules de cet hom-
« me habile et judicieux, car rien de ce qui touche
« à la vérité, même du côté où la vérité est gro-
« tesque, n'est caché par M. Thiers, et il juge l'en-
« tourage de Bonaparte avec sincérité, comme il
« juge Bonaparte lui-même avec fermeté.

Mais cette sincérité et cette fermeté ne touchent
« jamais, même de loin, à la malveillance, et c'est
« là le caractère que je veux remarquer, en finissant,
« dans l'histoire de M. Thiers. Son histoire est à
« la fois véridique et bienveillante. Cette bien-
« veillance tient à l'auteur, mais elle tient aussi, j'en
« suis convaincu, au caractère même de l'histoire
« qu'il raconte. Dans cette histoire, en effet, tout
« est beau et heureux, surtout dans les commencemens ;
« les partis s'apaisent, les hommes violens
« s'effacent, les hommes modérés et généreux pren-
« nent le pouvoir, Bonaparte à leur tête, plus modé-
« ré et plus généreux qu'aucune d'eux. La France
« se ranime et refléurit. Chaque jour une institu-
« tion se relève ou se fonde, l'ordre social renaît,
« la victoire est partout, la paix est espérée ; tout
« console et enchante les âmes. Le moyen avec des
« événemens de ce genre d'être un historien morose
« et médisant ; Comment ne pas tout peindre en
« beau, hommes et choses ? comment même n'être
« pas quelque peu indulgent pour les torts de quel-
« ques hommes, pour l'imperfection de quelques
« mesures ? Ce sentiment de joie et par conséquent
« aussi de bienveillance anime l'histoire de M.
« Thiers. Le ton d'un historien dépend beaucoup
« du siècle qu'il raconte. Je ne concevais pas que
« Tacite n'eût pas l'humeur misanthropique ; il n'en
« conte Tibère, Caligula et Néron. Je ne conce-
« vrais pas non plus que Voltaire fût mélancolique
« et amer quand il raconte Louis XIV de 1660 à
« 1690, ou que M. Thiers fût malveillant et sati-
« rique quand il fait l'histoire du Consulat.

J'ai voulu seulement, dans cet article, exprimer
« l'idée générale que j'avais du bel ouvrage de
« M. Thiers. J'examinerai dans un second article
« quelques points particuliers de cette histoire et
« les leçons de politique et d'administration qu'on
« peut en tirer. SAINT-MARC GIRARDIN.